

On avait décidé que celle-ci, le lendemain soir, à neuf heures, apporterait à son amie les quelques objets lui appartenant restés rue l'Ecole-de-Médecine, et rendez-vous était pris pour le dimanche suivant.

On devait se réunir chez Renée, avant de se rendre tous ensemble avenue de Saint-Mandé, à l'invitation des Baudu et de Victor Béraile.

Au moment de se séparer Paul et la fille de Marguerite avaient le cœur bien gros, et la pensée qu'ils passeraient plusieurs jours sans se voir leur mettait des larmes dans les yeux, mais la raison et les convenances les plus élémentaires commandaient.

Renée reçut de sa concierge un joyeux souhait de bienvenue, monta vivement au quatrième étage et ouvrit la porte.

En entrant dans sa demeure, la pauvre enfant éprouva un sentiment d'angoisse indicible. Pour la première fois de sa vie elle allait se trouver absolument seule dans une maison étrangère.

Cet isolement lui rappelait toutes les tristesses de son passé. Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle réagit contre cette émotion et, s'agenouillant au pied de son lit, elle chercha dans la prière le calme et le courage.

Son attente ne fut pas trompée. Ses idées sombres se dissipèrent comme par enchantement. Elle se releva calmée, fortifiée, et se coucha en pensant à sa mère qu'elle ne connaissait pas, à Paul qu'elle aimait, et s'endormit presque aussitôt.

Le lendemain elle s'éveilla et se leva de bonne heure. Il fallait aller prendre possession de l'emploi que Zirza lui avait procuré.

Elle mit en ordre son petit ménage, fit rapidement sa toilette, et se rendit boulevard Beaumarchais, au magasin de madame Laurier.

Celle-ci l'attendait, l'accueillit avec une souriante bienveillance, la complimenta sur son exactitude et, jusqu'à l'heure du déjeuner, la mit au courant des affaires.

Renée était intelligente. Le soir même elle semblait avoir depuis longtemps l'habitude du commerce, ce qui lui valut, au moment de son départ, les compliments de madame Laurier.

A neuf heures la jeune fille regagna la rue Beautreillis. La concierge l'arrêta au passage pour lui remettre une lettre. Cette lettre était de Paul.

Le jeune homme remplissait quatre pages des expressions de sa tendresse, de ces phrases qui, lues à froid, paraissent absolument ridicules, et qui semblent exquises quand on est jeune, quand on aime et quand on est aimé. Il demandait à Renée de lui écrire.

Un instant il avait eu la pensée d'aller l'attendre à la sortie de son magasin, mais il s'était souvenu des conseils de son père et de ceux de Zirza, identiques par le fond sinon par la forme ; il s'était dit qu'il devait respecter plus que tout au monde la réputation de sa fiancée, et au lieu de venir il avait écrit.

Renée dévora cette longue lettre, puis, séance tenante, elle y répondit avec toute son âme et tout son cœur.

La fille de Marguerite termina sa lettre par ces deux mots : « A dimanche, » et la mit sous enveloppe.

De part et d'autre le dimanche était attendu avec impatience, et les jours s'écoulaient lentement pour les deux amoureux.

On était au jeudi. Depuis le commencement de la semaine Léopold Lantier n'avait cessé de chercher Jarrelonge, mais celui-ci, grâce aux précautions dont il s'entourait, demeurait introuvable. L'ex-réclusionnaire en arrivait à croire que son com-

plice s'était éloigné de Paris par prudence, et il s'en réjouissait " in petto. "

Ses inutiles recherches ne l'absorbaient pas entièrement. Il n'oubliait point Renée. Le fils de Pascal connaissait l'attentat dont l'héritière de Robert Vallerand avait été victime et rêvait une vengeance éclatante. Là était le péril, plus imminent que jamais.

Pour la seconde fois le misérable condamnait la jeune fille, mais, pour arriver à la perdre, il fallait écarter de sérieux obstacles.

Renée ne se trouvait plus dans un état d'isolement complet, sans défense, sans protecteurs. Elle avait un domicile à Paris ; elle était connue, elle était aimée. Paul et ses amis veillaient sur elle. Donc il fallait découvrir un moyen d'exécution qui ne permit de soupçonner ni Pascal Lantier ni lui-même.

Léopold se mettait l'esprit à la torture pour inventer ce moyen, et creusait son sujet comme un auteur travaille un scénario de drame, mais il se fatiguait vainement et n'arrivait à aucune solution ingénieuse et pratique.

Il prenait son parti de cette impuissance momentanée en songeant que Pascal, investi de toute la confiance de son fils, serait averti par ce dernier s'il se produisait quelque chose de nouveau et viendrait aussitôt le prévenir.

Or, l'entrepreneur ne donnait point signe de vie.

— Donc tout est calme, concluait le bandit, et j'ai le temps de combiner mes plans...

Un matin il allait sortir lorsqu'un violent coup de sonnette, retentissant à l'improviste, lui causa un tressaillement nerveux.

Toujours circonspect, et devenu très défiant depuis l'affaire Jarrelonge, Léopold, à l'aide d'une vrille, avait percé dans le bois de sa porte un trou presque imperceptible qui lui permettait de reconnaître les visiteurs. Il s'approcha sur la pointe des pieds afin de ne signaler sa présence par aucun bruit, et colla son œil gauche à cette ouverture.

— C'est Pascal... murmura-t-il très inquiet. Que se passe-t-il donc ?

Et il ouvrit en toute hâte. Le constructeur entra, visiblement ému. Derrière lui Léopold referma la porte.

Pascal avait déjà traversé l'antichambre et franchi le seuil d'une petite pièce servant de salon. Son cousin l'y suivit.

— Quel motif t'amène ? lui demanda-t-il.

— Il se produit une chose étrange, incompréhensible, qui me préoccupe beaucoup...

— Quelle est cette chose ? . .

— Une énigme à deviner...

— Explique-toi...

— Voici l'explication...

Le constructeur tira de sa poche un papier qu'il tendit à Léopold.

Ce dernier le prit et le déplia. C'était un imprimé dont on avait rempli les blancs à la plume. En tête se trouvaient ces mots qui causent un certain malaise même aux honnêtes gens dont la conscience est en paix :

“ Parquet du procureur de la République. ”

Léopold fronça le sourcil. Un petit tremblement agita ses mains.

— Qu'est-ce que cela ? balbutia-t-il.

— Lis... répondit Pascal.

L'évadé continua :